

L' Abeille.

9me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

9me Année

VOL. IX.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 8 MARS 1861.

No. 19.

IMPORTANCE DE L'ÉDUCATION.

Philippe, roi de Macédoine, à la naissance d'Alexandre, écrivit à Aristote la lettre qui suit :

“ Je vous apprendis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de me l'avoir donné que de l'avoir fait naître du temps d'Aristote ; car j'espère qu'il sera levé par un maître tel que vous, il deviendra digne de la gloire de son père et du royaume que je lui laisserai. ”

Cette lettre n'a pas besoin de commentaire, et nous ne la citons que pour faire remarquer que l'éducation est peut-être le sujet qui a inspiré les plus nobles pensées, et donné naissance aux plus beaux livres. C'est, en effet, que l'éducation est le tout de l'homme ; car l'homme ne sait que ce qu'il a appris, et n'est guère, dans les différents âges de la vie que ce que l'éducation l'a fait.

Ce que nous disons de l'importance de l'éducation par rapport à l'individu, n'est pas moins vrai par rapport à la société en général. Les lois, dit-on, sont le fondement des États ; mais d'où les meilleures lois tirent-elles leur force et leur stabilité, si non la l'éducation, qui y accoutume et y assujétit les esprits ?

Quid leges sine moribus ?

(Hor : od. 25, liv. 3.)

Plutarque fait à ce sujet une réflexion bien sensée : c'est en parlant de Lycurgue. “ Ce sage législateur, dit-il, ne jugea pas à propos de rédiger ses lois par écrit, persuadé que ce qu'il y a de plus fort et de plus efficace pour rendre les villes heureuses et les peuples vertueux, c'est ce qui est empreint dans les mœurs des citoyens, et ce que la pratique et l'habitude leur a rendu familier et naturel. Car les principes que l'éducation a gravés dans les âmes demeurent fermes et inébranlables, parce qu'ils sont fondés sur la conviction intérieure et sur la volonté même, qui est un lien toujours plus fort et plus durable que celui de la contrainte, de sorte que cette éducation devient la règle des hommes et leur tient lieu de législateur. ”

Le plus plaisant sophisme qu'on puisse imaginer en pareille matière est celui de J.J. Rousseau qui s'est avisé de dire en tête d'un livre sur l'éducation : “ Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. ” Pourquoi donc s'est-il donné la peine de faire un gros livre sur ce sujet ?

Double objet de l'éducation. L'éducation a pour but de développer les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Elle comprend par conséquent la religion et l'instruction. Nous ne nous occuperons ici que de l'instruction proprement dite, en faisant toutefois remarquer que l'éducation est une, comme l'âme humaine, et que la religion et la morale, l'instruction ne sert bien souvent qu'à rendre l'homme en quelque sorte, plus ignorant.

De l'instruction. La nécessité des études libérales n'a jamais été méconnue que par ces esprits positifs, aux yeux de qui la connaissance des langues anciennes, la littérature, les arts, ne sont que des occupations frivoles et stériles. *Utilité :* voilà leur grand mot ! Mais il y a déjà longtemps que Boileau, pour ne pas nommer Horace, s'est égayé sur cette espèce d'économistes : témoin ce passage de la satire où il raille les *utilitaires* de son temps :

Veux-tu voir tous les grands à ta porte courir ?

Dit un père à son fils, dont le poil va fleurir,

Prends-moi le bon parti, laisse là tous tes livres.

Cent francs au denier cinq, combien font-ils ?

[Vingt livres.]

C'est bien dit. Va, tu sais tout ce qu'il faut savoir.

Que de biens, que d'honneurs sur toi s'en vont pleu-

[voir !]

Exerce-toi, mon fils, dans ces hautes sciences ;

Prends, au lieu de Platon, le Guidon des finances ;

Sache quelle province enrichit les traitants ;

Combien le sel au roi peut fournir tous les ans....

Voltaire, qu'on n'accusera pas d'être un partisan de la routine, a aussi persifflé de bon cœur les gens qui consultèrent sur l'éducation de leur fils le père et la mère de Jeannot, devenu marquis de la Jeannotière :

“ Monsieur voulait que son fils ap-

prît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : — Monsieur, comme vous savez le latin et que vous êtes un homme de la cour. — Moi, monsieur, du latin ! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et les langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes ; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce ; elle n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin. Eh bien, n'avais-je pas raison, lit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde, et vous voyez bien que s'il savait le latin il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin ? plaide-t-on en latin quand on a un procès ?

Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait pas son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile. — Mais qu'apprendra-t-il donc ? car enfin faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? — A quoi cela lui servirait-il ? répondit le gouverneur. Quand M. le Marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas le chemin ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve. Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'astronomie. —

Quelle pitié ! répartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que M. le Marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la reine, et celui de toutes les princesses de l'Europe. ” Madame fut de l'avis du gouverneur. Le petit marquis